

LA QUESTION DU DEVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE CHEZ HUBERT MONO NDJANA

Glwady's MBANG NGON EBANG

Assistante, ENS/UYI

Résumé

L'Afrique noire semble se complaire à une médiocrité générale qui fait dire à Mono Ndjana qu'elle « écarte la norme » pour « normaliser l'écart ». Une telle option dénote la stagnation observable actuelle marquée par implacable une crise de rationalité économique et politique. Dans cette position, l'Afrique se trouve désespérée et ignore les voies à suivre pour se redéfinir les principes d'une société juste. Au regard de cette précarité grandissante, penser le développement avec Mono Ndjana, c'est repenser les objectifs éthiques qui vont permettre de bâtir une bonne trajectoire. L'efficacité de cette initiative s'oppose à l'irrationalité mentale, au totalitarisme, aux inégalités sociales réelles et à la corruption. A travers une méthode analytique de sa pensée philosophique, nous parvenons à l'éthos technologique, technocratique et innovationniste par l'exigence morale qui s'impose comme facteur d'amélioration et de créativité.

Mots clés : Développement, Ethique, Morale, Politique.

Abstract

Black Africa seems to be indulging in a general mediocrity that makes Mono Ndjana say that she is "setting aside the norm" to "normalize the gap". Such an option denotes the current observable stagnation marked by an implacable crisis of economic and political rationality. In this position, Africa finds itself distraught and unaware of the ways to follow to redefine the principles of a just society. In view of this growing precariousness, thinking about development with Mono Ndjana means rethinking the ethical objectives that will make it possible to build a good trajectory. The effectiveness of this initiative is opposed to mental irrationality, totalitarianism, real social inequalities and corruption. Through an analytical method of his philosophical thought, we reach the technological, technocratic and innovationist ethos through the moral requirement which imposes itself as a factor of improvement and creativity.

Key words: Development, Ethics, Morality, Politics.

Introduction

Le principal souci de la philosophie a toujours été de comprendre pourquoi l'univers est tel qu'il nous apparaît. Aristote explique cette recherche permanente de la philosophie en ces termes « *A l'origine comme aujourd'hui, c'est l'étonnement et l'admiration qui conduisirent les hommes à la philosophie. Entre les phénomènes qu'ils ne pouvaient comprendre, leur attention, frappée de surprise, s'arrêta d'abord à ceux qui étaient le plus à leur portée*

; et, en s'avancant pas à pas dans cette voie, ils dirigèrent leurs doutes et leur examen sur des phénomènes de plus en plus considérables. » (Aristote, 1991 :43).

En réalité, c'est l'étonnement face aux dysfonctionnements et aux configurations géopolitiques actuelles qui va conduire le philosophe camerounais Hubert Mono Ndjana à s'interroger sur la question du développement en Afrique. Cet étonnement est aussi ce qui anime les débats politiques actuels avec la sociologie politique, les sciences politiques, les hommes politiques, les intellectuels, les hommes ordinaires, les forums, mais aussi les plates-formes de la politique nationale et internationale. Tout dépend des analyses qu'on peut formuler à cette question du développement dans un continent en développement. Précisons qu'il s'agit ici de l'Afrique subsaharienne dont il est question. Ainsi, la préoccupation centrale qu'on peut formuler à cette étude est celle de savoir ce qu'est le développement chez Hubert Mono Ndjana. La réponse à cette question exige que l'on fasse une étude minutieuse et attentive à la lumière de la pensée éthique et politique du philosophe camerounais.

I. Les antinomies du développement en Afrique

Au regard de son fonctionnement, l'Afrique nous laisse entrevoir que ce continent semble vibrer au rythme du désordre, généralisé à tous les niveaux de la vie politique, économique, et socio-culturelle. Ce phénomène disons-nous, fait perdre à la politique africaine non seulement sa crédibilité, mais aussi sa vigueur, et surtout l'essence du terme et l'esprit qui y était sous tendu. En s'appuyant sur l'idée du développement du continent africain, Mono Ndjana pose sa problématique non pas dans un regard scientifique, mais dans une option interne à la philosophie pratique. De ce fait, il part des antinomies du développement à la mystique du développement. Dès lors, quelles sont ces antinomies ?

1. L'irrationalité mentale et comportementale

L'irrationalité mentale vue comme la superstition « *constitue une inadaptation flagrante aux impératifs du sous-développement* » (Mono, 1981 :15). Elle rabaisse l'homme tout en marquant sa mentalité prélogique. Une

telle attitude manque d'objectivité, conduit l'être dans une voie de facilité qui n'admet point l'esprit critique, trahit la pensée, milite pour le dogmatisme et exhume la paresse. Elle est une pratique irrationnelle qui plonge l'homme dans les abîmes de « *l'obscurantisme et de l'ignorance* » (Mono, 1981 :21).

On peut déceler ici un examen de rapport entre le progrès et la pensée. Pour Mono Ndjana, la rigueur méthodologique et scientifique de Hegel fait de lui le philosophe modèle. Il permet aussi de reconstituer les principes et les critères d'un véritable développement basé sur la pensée. Pour parvenir au développement, l'homme ne doit admettre que la pensée libre et évaluée. C'est ce qui établit la différence entre la mentalité logique et la superstition. La superstition suppose que l'homme ne peut parvenir à la vérité ; il faut donc lui proposer des vérités toutes faites sur les croyances aux forces surnaturelles comme « *les envoutements, les ensorcellements, la croyance aux dicteurs de bonne aventure, les longues veillées dans les cimetières* » (Mono, 1981 :21). Tandis que la pensée rationnelle et la logique pensent que l'homme est capable de lever le mystère et accéder à la vérité. Les vérités superstitieuses sont dogmatiques et spéculatives. Le développement se fonde sur l'examen libre de l'esprit « *qui doit apprécier et juger* » (Mono, 1981 :24).

L'auteur distingue aussi le développement du snobisme. Le snobisme ne s'encombre pas de la rigueur méthodologique, il recherche l'expression des convictions et des sensations. L'homme superstitieux est un snobe qui « *ne tue pas la boulimie pour les gadgets de la modernité, gadgets matériels ou spirituels. Il consomme tout cela avec enthousiasme extraordinaire et dans cette domestication des principes et des choses issues d'un autre monde, il se fait à certain moment plus royaliste que le roi* » (Mono, 1981 :24). La mentalité irrationnelle représente une perversion pour l'homme, un moyen pour écarter la liberté et satisfaire des besoins non nécessaires. Cette attitude irrationnelle n'est pas utile pour le continent africain, puisqu'elle contribue à la construction d'une communauté humiliante qui va davantage nous éloigner de la révolution des mentalités qui conditionnent la puissance de l'occident sur nous.

2. Des pulsions instinctives

Mono Ndjana est un philosophe moraliste. Il condamne le désordre sexuel parce qu'il est vecteur d'immoralité, de

déresponsabilisation et du sous-développement. En effet, le passionné sexuel est prêt à transgresser les normes en vigueur dans la société et il utilise la passion comme un alibi pour se dérober de ses responsabilités. C'est pourquoi il dit : « *La sexualité constitue en réalité, selon la manière dont elle est vécue, un facteur fondamental de développement et de sous-développement* ». (Mono, 1981 :40). Lorsque nous faisons une observation empirique sur la gestion sexuelle dans les sociétés africaines, l'image en est tellement tragique sur le point qu'il faut caractériser ces sociétés bestiales à cause de « *l'ivresse sexuelle qui caractérise désormais son mode d'existence et de sa volonté de jouissance absolue* ». (Mono, 1981 :40).

Mono Ndjana nous invite à la tempérance qui consiste à éviter les excès. Cette invitation vise à rationaliser nos passions sexuelles afin qu'elles ne portent pas atteinte à la lucidité du sujet. Il faut donc les orienter ou les réorienter avec notre raison.

3. La corruption

Ailleurs qu'en Afrique, le véritable développement authentique d'une nation dépend des institutions politiques qui jouent humainement leur rôle. Ce développement est de la responsabilité des citoyens et des élites politiques. Par élite, « *chaque société comporte en son sein une élite qui cherche autant que possible, selon V. Pareto, à transmettre les avantages acquis à leur descendance, tandis que la concurrence de nouvelles élites montantes contrecarre leurs efforts, et contribue ainsi au renouvellement des élites et à la dynamique de la société* » (Dortier, 2013 :114).

Cette définition de l'élite au niveau politique dans les Etats africains perd totalement sa crédibilité. Car, la scène politique dans ces Etats résulte des circonstances déliquiscentes et défailtantes caractérisé par un renversement des valeurs morales. Mono Ndjana définit les Etats actuels comme « *des homoncules et des lilliputiens boulimiques, paradoxalement hypertrophiques par l'avoir matériel et des fortunes sans généalogies, mais d'hommes vraiment supérieurs* ». (Mono, 2018 :17). La corruption est un phénomène social qui amène l'homme à se servir des autres à travers une pratique pervertie et détournée, afin de se faire de privilèges trichés, immoraux au détriment du bien de la collectivité.

La corruption est la mort du peuple, de la nation et du gouvernement. L'élite politique africaine, une fois élu au pouvoir à travers les œuvres de la corruption se transforme en monstre pour

terroriser le peuple. Cette monstruosité occasionne la fraude, la monarchie, le népotisme, le détournement de fonds, l'autoritarisme, la corruption généralisée, la gestion à l'emporte-caisse, les viols, les assassinats, les mensonges, l'anthropophagie, les violations malades des droits humains et de la constitution, le trucage des élections, le tribalisme. Ces actes amoraux et manifestement inhumains, ces impostures odieuses sont l'œuvre des dictateurs égoïstes. D'où cette préinscription de Hubert Mono Ndjana : « *En regardant autour de nous, on peut même dire que cette tendance qui perdure et qui prédomine aujourd'hui chaque dirigeant s'efforçant de théoriser sa propre pratique* ». La corruption fait pourrir un État et le rend de plus en plus pauvre. Elle appauvrit les institutions et le peuple. Par euphémisme, l'Afrique se porte mal pour des africains qui y vivent écrasés par la misère économique, sociale et morale. Elle est elle-même le berceau de sa mort puisque dans toutes les institutions de l'État et toutes les structures, c'est « *le principe de MA PART qui sert de moteur de circulation des dossiers dans tous ces rouages* » (Mono, 1992 :111).

Dans son ouvrage, *L'Afrique malade d'elle-même*, Tidiane Diakité va dans le même sens que Mono Ndjana, et accuse l'Afrique d'être responsable de sa situation. Il affirme en effet : « *Si le comportement des dirigeants africains aujourd'hui n'autorise plus à rendre responsables le colonisateur du retard de l'Afrique ; le continent noir souffre de mal gouvernance. S'il y a des comptes à demander, c'est moins aux individus qu'aux systèmes* ». (Diakité, 1986 :7).

Le regard objectif sur la scène politique des gouvernements africains pousse à affirmer que ces gouvernements sont loin d'être au service d'une politique qui répond aux normes de la collectivité nationale. La politique africaine est la satisfaction d'une appartenance individuelle et ethnique. Cette triste réalité est le règne de la corruption. Les élites politiques africains abusent le pouvoir à des fins personnelles, dans le but d'augmenter leur pouvoir et leur richesse. L'élite africaine s'enrichit de façon personnelle licite ou illicite. Ceci relève d'un déficit patriotique que Lucien Ayissi a démontré lorsqu'il affirme : « *La corruption est l'expression de cette finitude de politique consécutive à la précarité institutionnelle qui fait le lit de la perversion et la civilité des individus dont les préférences s'expriment de façon si transgressive qu'il devient si difficile de réprimer leur tendance à destiner l'État à des finalités particulières.* » (Ayissi, 2011 :127-128).

La corruption inhibe toute évolution, transformation et initiative, transformant l'élite politique en « *de véritables sangsues* » à travers

les financements frauduleux et la capture de l'Etat. Ceci sans doute démontre que l'exercice du pouvoir dans les Etats africains est une source d'enrichissement. Tous les pays africains s'exhibent ostensiblement des richesses du peuple, entre autres : belles maisons, luxueuses voitures, etc. Dans ces tristes conditions, la question de la morale perd tous ses fondements parce que l'élite est déjà elle-même corrompue et éclaboussée. Dans ce cas, la société se conduit automatiquement vers la perdition et vers le règne, poussé dans le sous-développement, puisque qu'elle a perdu les valeurs éthiques. Dans les sociétés africaines, l'éthique est dépourvue de tout sens et « *la vie humaine, plus que jamais, n'a plus de valeur en Afrique. Les nombreuses guerres, les crimes crapuleux et autres violences politiques et crimes économiques occasionnent des pertes considérables en vie humaines* ». (Dimi, 2006 :10).

L'Afrique est malade de ses propres maux, c'est-à-dire de sa faiblesse au niveau de l'organisation sociale et politique. Cette mauvaise organisation générée par la corruption est la conjugaison des conflits internes. Certaines raisons à cette instabilité chronique et récurrente sont le manque de scrupule et la mauvaise foi des élites politiques africaines. Cette imposture relevée dans les scènes politiques africaines fait succomber les élites dans la dictature. La corruption engendre des conflits sociopolitiques. Par une affirmation inconsciente ou non, le continent africain est lui-même l'usine à dictateurs.

En effet par leur politique, nos dirigeants sont les assassins de l'Afrique, ils luttent par leurs éternisations au pouvoir, étouffent aussi toutes vellétés au pouvoir de changement. Nos dirigeants ne se soucient pas de l'intérêt général, leur souci c'est de remplir les poches par les détournements de fond public, l'élite politique africaine est corrompue et ne cherche que son intérêt personnel. Ainsi pour se maintenir au pouvoir, ils livrent leurs pays aux occidentaux. Autrement dit, nos dirigeants ne sont que des antennes occidentales implantées en Afrique pour servir les intérêts occidentaux.

C'est par manque d'amour patriotique que l'élite politique succombe dans la corruption. Ce manque de patriotisme caractérise le machiavélisme institutionnel en Afrique. Le manque de patriotisme a aussi une explication culturelle, car dans une société où la corruption a pris le degré, on fait naturellement peu de cas de bonnes œuvres politiques. Ici, les conditions de l'enrichissement égoïstes et personnels sont prévaux et « *les aspirations des Africains sont basement matérielles, et ce*

parce que qu'ils sont, pour la plupart, des gens obtus, et d'une simplicité naturelle, en outre, ils sont orientés dans leurs conduites par la haine de l'autre dont ils se servent comme simple moyen pour atteindre leurs fins égoïstes ». (Mono, 2018 :12).

4. L'individualisme

La seule idée que l'homme Africain développe dans ses rapports politiques, économiques et socioculturels est l'idée de l'individualisme. Au sens de Mono Ndjana, l'individualisme est un « amour *propre qui consiste à n'aimer, et à ne considérer que soi. Mais en réalité, qu'une puissance trompeuse. Un tel sentiment peut entraîner la ruine de l'humanité parce que milliers d'êtres humains le partagent, chacun étant prêt à transgresser toutes les règles et toutes les limites pour prédominer et se prévaloir* ». (Mono, 2018 :12). Ceci s'avère très déplorable pour un continent qui s'enfonce dans le sous-développement. L'individualiste admet difficilement la critique, son monde est étroit, rétréci. Fonder une société avec ce qu'éprouve immoralement et par seule satisfaction personnelle est le refus de toute construction. L'Africain doit pouvoir se redéfinir. Car, sa « *subjectivité débilatante doit être bannie* ». (Dimi, 2006 :201). L'individualisme est le refus de l'autre, c'est un acte, une ignorance du « *soi qui amène l'Africain à faire du signifié un signifiant* ». L'expérience des scènes criminelles et fabuleuses qui se déroulent dans le continent Africain résultent dangereusement des citoyens et des élites politiques, fanatisés par l'individualisme, voulant toujours la mort de celui qui pense différemment. Les Africains ont sombré dans la démagogie, analysée par Ayissi comme « *Un déficit de la bonne gouvernance liées aux complicités institutionnelles qui sont les vides juridiques, la porosité d'une législation complaisance et universellement, tant le principe de l'isomie est tout à fait inexistant, soit Parce que la corruption de ceux qui sont chargés de dire le droit auprès n'assure plus le crédit de celui-ci auprès des justiciables* ». (Ayissi, 2003 :119).

Pour Mono, l'individualisme est une « *subjectivité individuelle* » où les élites politiques africaines ne jouissent que par la « *logique du mapartisme* ». Il s'agit ici d'une monstruosité qui sombre le continent dans la médiocrité et dans l'obéissance d'une conscience aveugle et d'une suspension de faculté de jugement. C'est la paresse de penser qui plonge l'Africain dans l'individualisme. Or, La pensée doit se prendre comme un acte moral, une délibération éthique qui nous conduit au bien. Il n'est plus question d'affirmer que l'Occident soit responsable du retard

politique et économique de l'Afrique. L'Afrique est en retard à cause de sa « *faute décisive* », de sa paresse de pensée, c'est ce manque fondamental. L'élite politique Africaine fonde son pouvoir pour réaliser son bien propre. Cet acte est une paresse de pensée, car l'action politique ne saurait être réduite à la recherche effrénée et égoïste du pain. La société politique Africaine doit s'orienter vers une éthique patriotique qui reconnaît l'autre comme « *une fin* » et non comme « *un moyen* » et c'est en cela qu'on peut véritablement parler du développement.

II. La mystique du développement

1. L'urgence de la morale

À la question de savoir ce qu'est la morale, les moralistes répondront qu'elle est la science normative du bien. Elle se présente comme la théorie du bien et du mal, l'ensemble des règles qui permettent de distinguer le bien du mal. Elle est une exigence d'ordre universel et incontestable.

À ce niveau se trouve la différence entre l'homme et la bête. La conduite de la bête est soumise aux lois de la nature, celle de l'homme est soumise à ses propres lois qui sont pour lui un code de conduite. Les lois des hommes sont les produits de l'intelligence. Il faut noter que tant qu'on est dans la sphère de la matérialité ou de la nécessité, on ne peut plus parler de morale. La morale a sa source dans l'esprit, c'est pourquoi Hubert Mono Ndjana l'inscrit dans le développement comme une norme c'est-à-dire une obligation incontournable et nécessaire. (Mono, 2018 :13). Elle est normative parce qu'elle place l'homme comme le seul à s'interroger sur la conduite. La morale chez Mono Ndjana renvoie donc à la conscience, à la faculté d'élévation, de distanciation et de rupture avec la superstition et les vices sociaux. En ce sens, dans le champ de la réflexion philosophique de Mono Ndjana, « *la norme morale pose seulement un idéal, ou mieux, elle le propose et c'est en toute liberté que la conscience se détermine face à cet idéal, soit pour le suivre, soit pour le transgresser* ». (Mono, 2018 :13). La morale occupe une place de choix. Car elle apparaît comme incontournable dans la vie des hommes et des sociétés.

Pour Mono Ndjana, la morale est une base incontournable dans la recherche du développement puisqu'elle inscrit l'action humaine dans une démarche qui valorise le bien, la vérité et le beau (Mono, 2018 :13).

Cette idée se découvre pleinement aussi à la suite d'une lecture attentive des *Paradoxes* qui, séduisant le lecteur en lui démontrant qu'il est un défenseur de la liberté nécessaire à la vie civile. En effet, il s'agit pour cette philosophie de favoriser une reprise en compte des questions essentielles portant sur la destination et l'orientation que doit prendre l'homme africain. Elle se pose comme la capacité propre à tout homme de choisir en toute indépendance devant une alternative. Il s'agit d'un privilège humain qui éloigne l'homme des bêtes et le rapproche des dieux.

Ainsi, si la morale est de l'ordre de l'idéal, c'est parce qu'elle est « *un principe d'action que tous doivent respecter, de par la loi ou de par la coutume ou la tradition* » (Mono, 2018 :27). Il ne s'agit ni d'un principe ontologique ni d'un principe divin, mais du seul désir d'union d'une communauté politique qui aspire à une fin commune. La morale au sens de Mono Ndjana souscrit à l'idée qu'une action du développement doit toujours viser la liberté, une utilité sociale. Ici, l'acte moral ne vise pas seulement le devoir, mais aussi un intérêt collectif. Ainsi, une conduite morale est celle d'un homme intelligent désireux de servir intérêt public et son désir de vivre libre dans un espace idéal.

La conception morale dans la philosophie politique de Mono Ndjana revient à se prononcer sur une préoccupation dont l'objet fondamental est la recherche de l'utilité publique. Pour cette raison, il faut bien qu'on fasse d'abord une idée réelle de l'utilité publique. En fait, Mono Ndjana laisse au sein de sa réflexion philosophique de nombreux indices qui peuvent amener le lecteur à comprendre que si le peuple aspire au développement, c'est simplement parce que ce dernier voit le développement comme l'accomplissement d'une mentalité rationnelle et morale. Ceci est un engagement qui donne une solution au problème du rapport développement à homme, et qui définit l'homme développé comme un homme aux qualités vertueuses.

2. La mentalité rationnelle

De tous les êtres, l'homme apparaît comme le seul qui sait qu'il existe et qui autour de lui existe un ensemble de phénomènes. Il tient cette attitude spécifiquement humaine, laquelle le caractérise et détermine nombre de ses comportements. Mono Ndjana dans son analyse sur le développement du continent africain souligne l'importance de l'œuvre de la raison humaine. La raison est située dans la norme,

entendue comme « *ce qui convient, un type concret, ou une formule abstraite de ce qui doit être et qui, par conséquent susceptible des jugements de valeur ; un idéal, un but, une règle ou un modèle* » (Mono, 2018 :22). La mentalité rationnelle qui permet à chacun dans l'exercice de la réflexion à juger la partie bonne ou mauvaise de l'acte qu'on va poser. C'est par la raison que l'homme est conscient de lui-même et des autres. Ainsi, la raison permet de définir la vie de l'esprit en montrant à l'homme qu'il a une volonté.

Si l'être humain peut se déclarer différent et supérieur aux autres, c'est grâce à la raison qu'il a de ses sentiments et ses actes. La nature de la raison est qu'elle permet à l'homme d'avoir la pleine maîtrise de ses sentiments et de ses actes. Dans notre espace mental, la raison nous dicte sa loi dans la mesure où elle permet à l'homme de se connaître et de connaître les autres. Elle règne dans l'univers mental de l'homme. Et le développement n'est que l'œuvre de la raison humaine. On peut donc comprendre au sens de Mono Ndjana que les voies susceptibles au développement sont « *la libération de toutes ces entraves, la lutte contre l'irrationalité et la superstition, l'intégration de l'esprit d'objectivité ou la mentalité scientifique* » (Mono, 2018 :22).

3. La technoscience et l'industrie

Mono Ndjana pense que L'avènement de la révolution scientifique à partir du 16^{ème} siècle a permis à l'homme de comprendre que lui-même a les moyens de s'offrir les conditions d'une vie confortable et que son savoir doit dépasser l'âge de la théorie ou de la contemplation qui a dominé la Grèce antique et le Moyen-âge. Avec la révolution scientifique l'homme a désormais la certitude que c'est à lui de donner un sens à l'organisation sociale et au monde. La raison grâce à la science est devenue l'ordonnateur de l'ordre politique, la raison qui développe la science permet à l'homme de s'affranchir de cette sorte de dogmatisme politique et « *quand une science naît quelque part, elle bénéficie toujours d'une autre antériorité scientifique. Cet héritage à partir d'une science antérieure et nécessairement universelle prédispose donc pareillement la nouvelle science à la fertilité et à l'universalité* » (Mono, 2018 :22). L'homme veut être un homme de liberté, de responsabilité et de volonté. Avec l'essor des sciences, l'homme mesure le niveau de responsabilité qu'il a à sa propre vie. C'est ce qu'on appelle l'autonomie ou la prise de conscience de soi qui doivent culminer avec l'avènement de la démocratie qui est ce

contexte dans lequel l'homme revendique chaque fois l'élargissement du cadre d'exercice de sa liberté. La culture technoscience remet en cause la valorisation de l'autoritarisme parce que cette doctrine se construit au détriment de la liberté et de la dignité humaine. Et par la technoscience, *« l'homme sait, il peut, il possède, il crée, il invente et il transforme son univers. Ce pouvoir réside ceci que la création d'un univers où les artifices techniques rendent notre existence confortable, nous amène à fonder l'espoir d'un avenir meilleur dans la technoscience »* (Mouchili, 2012 :7).

La construction de l'Etat de droit donne à l'homme la place qui ne lui est pas reconnue dans des Etats totalitaires. L'Etat de droit fonde des rapports objectifs entre les citoyens. C'est pourquoi dans le contexte de l'Etat droit, nous devons penser la liberté, le droit à la vie et à l'accomplissement de notre être comme une valeur qui dépassent notre seule existence.

L'idée selon laquelle l'Afrique devrait adopter les sciences et les nouvelles technologies pour sortir de son sous-développement est très certainement l'exigence que doivent s'imposer les gouvernements africains. A la fin de son étude sur *L'économie de l'Afrique*, Philippe Hugon conclut que si l'Afrique veut sortir de son impasse, elle doit se mettre à l'heure de la révolution technique mondiale. Cela passera par des priorités telles que la légitimation de l'Etat dans ses fonctions collectives et régaliennes, l'élargissement du marché intérieur, l'émergence des organisations efficaces qui permettent les apprentissages et des savoirs collectifs, la mise en place des coordinations pour assurer à la fois la flexibilité nécessaire aux évolutions internationales et la permanence des relations qui permettent des investissements et des prises de risques (Hugon, 2006 :60). La science, devenue technoscience, *« n'est plus, aujourd'hui une aventure solitaire mais un ensemble de propositions, d'orientations et de prétention qui se définissent dans un cadre collectif qu'on nomme cité scientifique ; celle-ci récupère, forme les intelligences ; elle légifère sur une praxis qui se juge par ses productions et ses interventions : délivrer des savoirs rationnels et procurer la conscience commune de nouvelles visions du monde et des dispositifs et habitudes techniques pour affronter la réalité »* (Manga, 2008 :197).

La crise économique et financière nous semble être la plus importante de la crise dans les pays d'Afrique noire. *A contrario*, l'Occident se définit comme étant le plus développé ou le plus industrialisé. Cela doit faire signe : le développement y est entendu comme le lien étroit entre la science et la technique. La technoscience est une civilisation

industrielle qui est une nouveauté essentielle dans l'histoire du monde comme le furent la civilisation lithique qui voit sortir les hommes de l'animalité avec le polissage des armes et des outils de pierre, l'invention de la civilisation agricole et pastorale liée à la sédentarité, à la formation des communautés humaines importantes. Avec sa capacité d'action sur le réel, sur les habitudes culturelles, nous pensons que la technoscience a permis à l'homme de passer de « *l'animal stupide et borné* » de Rousseau à « l'ère *intelligent, à l'homme* ». Cette sagesse ou ce savoir que donne la science a permis une meilleure connaissance de l'homme et des collectivités d'où le succès des sciences humaines au 19^{ème} siècle.

La question du progrès technique ne relève pas d'un choix de vie des peuples, mais d'abord d'une nécessité de survie. C'est pourquoi, au-delà de toute idéologie, la question des sciences et des techniques subsiste face au dénuement des populations des villes africaines, question dont l'urgence est beaucoup plus préoccupante. La conséquence est que la science permet à l'homme de transformer sa « *nature personnelle ainsi que la nature extérieure* » (Mono, 1999 :113). L'avènement des sciences et techniques dans les sociétés africaines est lié à cette évaluation des processus de l'histoire par lesquels les cultures se renouvellent et l'Afrique peut se donner ces moyens à partir de son sol et de son sous-sol.

III. L 'impératif d'une éthique du développement dans les sociétés africaines

1. De la nécessité d'ouverture d'une éthique humaine

Pour Mono Ndjana, le développement d'une société ne s'aurait se construire sur la base de la superstition, des appétits sexuels non contrôlés des intérêts individualistes et corrompus. Ce qui définit une société développée, c'est la mise en pratique des valeurs qui expriment l'entière vérité sur l'homme. Il s'agit ici de reconnaître que c'est le principe de la raison, du bien commun, de la solidarité et de la subsidiarité qui caractérisent le développement. C'est donc vers ces principes que la société africaine doit se redéfinir pour ainsi construire une nation développée qui ne sera point corrompue. Il faut relever que ces valeurs fondamentales de la vie sociale se focalisent dans l'amour patriotique et éloignent l'homme de toute idée de corruption.

A cet effet, Mono Ndjana place l'Africain au centre de son développement car pour lui, c'est l'homme qui est le centre de tout et qui décide de tout, à partir de « *sa créativité et de conscience* » (Mono, 1999 :113). Car, ces valeurs fondent les principes éthiques tels que la vérité, la justice, la liberté et l'amour. Ils reflètent la réalité sociale dans son ensemble. Autrement dit, la société ou le social reflète l'ensemble de ces principes. Aucun ne peut être détaché de la société. Il s'agit donc en réalité des réalités interpersonnelles caractérisées par la proximité, par l'immédiateté jusqu'aux relations ordinaires qui mentionnent certains aspects fondamentaux, essentiels de la société à savoir, la politique, l'économie, le droit.

La superstition, l'individualisme, la corruption sont des actes d'une mauvaise pensée ; ces actes s'éloignent des principes éthiques et ne se différencient point des hommes dans la caverne de Platon, qui « *pensaient* » que ce qu'ils voyaient était la vérité. Ils se trompaient, ils pensaient mal. On ne peut fonder aucun développement dans une telle société. Ainsi, « *L'Africain a besoin, comme en génétique, de déterminer les caractères dominants* » (Dimi, 2006 :350). Accéder à la société idéale, harmonie et développée, c'est casser l'idée de corruption et d'amour individualiste. Il faut briser la corruption et la superstition, inverser leur rôle et comprendre que c'est la solidarité, le bien commun, la justice, la subsidiarité, la vérité et l'amour qui forment le développement et qui sont au fondement d'une société humaine. La société africaine doit s'orienter vers un divorce des actes irrationnels. La société africaine doit se construire à partir d'une raison sociale. La raison sociale c'est la manifestation des valeurs sociales et les principes éthiques fondamentaux de la société.

En outre, la raison sociale a une durée dans le temps. Elle est aussi une signification universelle. Elle n'est liée à une époque ou à un lieu mais elle est universelle. La société africaine doit se fonder dans la raison sociale. Elle se conquiert de haute lutte. Lutte contre soi-même pour éliminer les scories (corruption, égoïsme, individualisme...) qui s'entravent. Si la corruption est une réponse au besoin de l'homme, la société politique africaine doit cependant être une création de « *désir* » et non une création du « *besoin* ». Se redéfinir dans les sociétés africaines, c'est pouvoir comprendre que l'agir de l'homme n'est pas seulement d'être mu par la nécessité de subvenir à des besoins vitaux et de manière égoïste. Il est aussi et surtout mu par la volonté et le désir de changer sa situation fabuleuse en créant des conditions d'une vie harmonieuse. Cette

vie harmonieuse, qui nous distingue des animaux est le bien commun, l'amour, la solidarité, la liberté, la vérité et la justice qui répondent au désir du patriotisme. L'être humain est bien le produit de son désir.

2. Penser le développement à partir d'une éthique patriotique

Mono Ndjana nous interpelle à penser le développement à partir d'une réactualisation des vertus patriotiques du *Djoutché* ou de «*la transformation de la nature et la société est également destiné à servir l'homme et c'est l'homme qui l'effectue. Il est à la fois l'être le plus précieux et le plus puissant du monde* » (Mono, 1985 :22). Cette patrie du *Djoutché* doit s'actualiser en Afrique parce que l'Africain s'est totalement dégradé dans le triomphe de la corruption, puis totalement discrédité dans sa chute. Il s'agit d'une réflexion qui a pour but de pousser les uns et les autres à aspirer l'idée des principes éthiques et valeurs fondamentales de la vie sociale, réflexions qui prônent l'épanouissement humain et à une société meilleure. Reconstruire les Etats africains n'est pas une solution miracle qui serait à portée de main. Il s'agit de travailler quelques points essentiels. Tout agir d'un citoyen et d'une élite politique doit se concentrer autour de l'amour de sa patrie. C'est l'amour qui fonde une société heureuse et harmonie. L'idée d'amour patriotique exclut toute forme de corruption. Il existe un lien fort et très profond entre l'amour et les autres vertus et le développement.

La réappropriation de l'amour patriotique est un acte qui conduit l'individu et sa relation au collectif, notamment dans le contexte des bonnes affinités. Ceci montre que l'amour patriotique est un acte, un modèle de militantisme non sacrificiel, c'est-à-dire qu'il se situe dans la politique du sien et celui des autres. Il donne un contenu concret à la notion de réformisme social, en particulier sur des enjeux tels, le développement, la réforme institutionnelle, politiques. L'amour est le critère suprême de la patrie, car c'est une valeur morale. Cette valeur souvent réduite au domaine des relations de proximité ou encore est souvent limité aux aspects subjectifs de l'agir pour autrui. L'amour d'une patrie doit être considéré selon sa dimension authentique de critère universel de l'éthique sociale toute entière.

Pour penser l'avenir de l'Afrique, le continent a besoin de tenir compte des valeurs éthiques, c'est-à-dire la vérité, la justice, la liberté mais aussi et surtout de l'amour. En d'autres termes, le patriotisme est ordonné,

il est générateur de bien, il répond à la dignité humaine quand il se fonde sur la vérité tout autant que lorsqu'il se réalise selon la justice. Pour cela, on ne peut se passer de la théorie du bien commun ni de la notion de solidarité pour atteindre nos objectifs. Ce sont ces moyens pourtant qui peuvent servir de fins à l'Afrique. Il n'y a pas d'avenir qui ne se construit sur les valeurs éthiques, il est donc tout-à-fait crucial de s'ancrer dans l'éthique et d'abord dans l'amour patriotique dont nous héritons nos finalités humaines.

La corruption, bien qu'elle soit un principe non éthique fait perdre l'homme dans l'éthique politique. Elle est responsable de la « pluralité de régimes de violence » (Mbembe, 1990 :13). La corruption met à mort l'éthique politique, mais les élites politiques africaines ne s'en aperçoivent pas. Elle ne représente pas la norme politique, elle l'a modifié. La politique n'existe plus, elle est étouffée par les intérêts égoïstes et individualistes qui, seuls, portent maintenant le sceau de la vérité. Ces finalités fabuleuses développent un climat de haine, de séparation, des discordes dans une société, puisque c'est une construction sociale inséparable du dénie de l'autre. Hors, lorsqu'on définit l'éthique politique, on remarque que c'est la considération de l'autre qui fonde l'amour patriotique. Si bien que la vie humaine en commun se réalise quand elle est unifiée par l'amour de l'autre, c'est dire autrement que c'est autrui qui me définit et qui toujours fait de moi ce que je suis. Par éthique patriotique, l'acceptation de l'autre me définit, me construit en tant que « sujet ». L'acceptation de l'autre est le moyen pour moi d'accéder à une existence, c'est-à-dire une société harmonieuse et non corrompue.

Toutefois, l'éthique patriotique, assure la solidarité et la constance. Ses valeurs déterminent la qualité de toute action humaine et de toute institution sociale. C'est dans cette logique que les Etats africains doivent s'inscrire pour éradiquer leurs multiples maux, ainsi, « *l'Africain a besoin d'un certain nombre de vertus pour transcender sa propre subjectivité, notamment l'abnégation de soi qui consiste en la donation à soi de chacun de nos pouvoirs comme préalable indispensable à son exercice et qui réside dans la donation à soi de l'égo* ». (Dimi, 2018 :33).

Une société ne peut avoir des finalités collectives s'il n'y a pas la considération de l'autre. Il est préférable de reconstruire la société et de retrouver le sens du vivre ensemble. L'idée sur le patriotisme cherche à situer l'homme Africain dans le monde des valeurs éthiques. C'est

seulement dans ce monde des valeurs éthiques qu'il y a, à notre connaissance, une vie et une pensée consciente. Le monde des valeurs éthiques est le jardin commun à la vie et à l'humanité. Il est le lieu d'éradication de toute forme de corruption. Il nous fait reconnaître notre lien social à travers l'amour que nous portons pour notre patrie. Il s'agit d'abandonner l'individualisme à travers une prise de conscience de l'autre. La conscience est une valeur morale qui est coextensive à l'amour, ceci suppose que la conscience et l'amour sont deux réalités qui marchent totalement de pair. L'amour est une force, une pulsion créatrice qui se projette vers l'avenir.

Le patriotisme a pour fonction de maintenir la vie sociale. Pour sa patrie, l'amour consiste à changer, changer à se conscientiser, se conscientiser à prendre les valeurs éthiques comme une « fin » pour toute société. Cela semble être possible puisque le patriotisme pose pour principe l'éthique et le résultat de ses pensées sur les valeurs. Mais c'est la corruption, la guerre, la destruction qui ont été les artisans principaux des élites politiques d'Afrique. Nous sommes encore à l'âge de l'amoralisme politique. Ainsi, le patriotisme sera donc une lutte contre les barbaries de domination et d'exploitation à l'ambition de faire de la société africaine un véritable champ de liberté. La conscience et l'amour vivent en se créant perpétuellement. Le patriotisme est le moyen de se prévenir contre la corruption, puisqu'il permet à l'homme de se défendre contre l'individualisme. Le patriotisme à travers les valeurs éthiques défend l'idée que la conscience est nécessaire, qu'elle est un but que nous devons tendre et qui doit être une pensée pour les générations suivantes.

Les Etats africains doivent comprendre à quels besoins formidables et irréductibles correspond l'idée du patriotisme. Ces Etats doivent opposer les intérêts égoïstes des uns et des autres aux seuls fondements des valeurs éthiques, c'est-à-dire lier nos désirs, et les intégrer dans l'univers concret de l'amour patriotique. L'individualisme façonne la société « *sur le néant de la monopensée* » (Eboussi Boulaga, 1993 :101).

Cette éthique se fonde dans l'opposition du futur radieux à un passé de servitudes et de superstitions. C'est en se ressourçant dans le patriotisme qu'une communauté politique enracine l'énergie pour affronter son présent et préparer son futur. La voix vers l'avenir radieux doit être l'amour de sa patrie et non plus antagoniste avec les ressourcements dans la corruption. Le ressourcement dans l'amour

patriotique est pour chaque Africain une nécessité d'éthique profonde, mais cette éthique n'est pas incompatible avec l'amour pour autrui. L'amour patriotique n'est pas abstrait, puisqu'elle se fonde dans les valeurs fondamentales de la vie sociale telles, la vérité, la justice, la liberté et l'amour.

Pour se libérer de sa situation chaotique, le continent Africain doit nécessairement se révolter. La révolte se comprend ici comme le refus de toutes formes de corruption. La révolte contre la corruption est une construction vers l'idéal. La corruption démuni l'homme, l'enfoncé dans une pauvreté éthique. La rébellion contre la corruption est une traduction en acte de cette aspiration vers plus de justice, de bonheur et d'ordre. L'homme Africain doit admettre que ce qui le fait homme, c'est justement les valeurs éthiques, cette possibilité d'une unité heureuse. La corruption conduit l'homme au désespoir. Mais peut se maintenir, quand même, l'espoir d'essayer, par le patriotisme, de construire un ordre plus juste. Alors s'impose aux Africains cet impératif : de la justice, de l'amour, de la liberté, de la vérité, de la solidarité, du bien commun, de la subsidiarité. Ce sont là les valeurs et principes éthiques qui fondent le développement.

Conclusion

La superstition, corruption, les pulsions instinctives maintiennent l'Africain dans la léthargie. Elles sont source des multiples maux qui incombent le continent. Cette situation l'impose impérativement à s'orienter vers d'autres horizons de changement. Car si ces maux interpellent les sociologues, les anthropologues ou les sciences politiques, la question demeure plus importante aux philosophes de trouver les modalités de changements en vue d'un véritable développement. Ainsi, Mono Ndjana a proposé une voix de changement des mentalités. Il s'agit de tout fonder le développement à partir du patriotisme. L'essence du patriotisme du point de vue politique, économique et socioculturel, se caractérise d'une manière suivante : Le primat des principes éthiques, car la communauté, lieu de cohabitation des nations destinée à la satisfaction des besoins humains, n'a de sens que par rapport à cette finalité ; de la justice, de l'amour, de la liberté, de la vérité, de la solidarité, du bien commun, de la subsidiarité, ces valeurs qui fondent l'entière vérité sur l'homme sont le point d'ancrage de toute

idée du patriotisme. Le patriotisme, c'est-à-dire aussi une création d'amour social doit dériver du travail conscient et rationnel de tout Africain : l'accent mis sur le patriotisme n'a de sens que dans la mesure où celui-ci possède une réalité collective qui ne se réduit pas à la satisfaction égoïste et individualiste, ni même à une catégorie ou d'une somme de personnes ; ceci démontre la satisfaction d'un « intérêt général ».

Références bibliographiques

Aristote (1991), *La métaphysique*, traduction de Jules Barthélemy-Saint-Hilaire, édition Pocket, Paris.

Ayissi Lucien (2003), *Corruption et gouvernance*, Presses Universitaires de Yaoundé, Yaoundé.

Ayissi Lucien (2011), *Rationalité prédatrice et crise de l'Etat de droit*, édition L'Harmattan, Paris.

Dimi Charles Robert (2016), *Quelle morale pour l'Afrique ? Critique de l'intelligence axiologique*, édition. Panafrika, Silex.

Eboussi-Boulaga Fabien (1993), *Les conférences nationales en Afrique noire. Une affaire à suivre*, édition Karthala, Paris.

Diakite Titiane (1986), *L'Afrique malade d'elle-même*, édition. Karthala, Paris.

Dortier Jean François, *Le dictionnaire des sciences sociales*, édition Sciences humaines, (Version numérique), www.scienceshumaines.com.

Grawitz, Madeleine (2007), *Lexique des sciences sociales*, édition Dalloz, Paris.

Hugon Philippe (2006), *L'économie de l'Afrique*, coll. « Repères », 5ème édition La Découverte, Paris.

Manga Bihina Antoine (2008), « Intervention scientifique et affirmation de l'individu », in *L'individuel et le collectif*, ouvrage collectif (sous la direction de Thérèse Bellè Wanguè), éditions Dianoiä, Paris.

Mono Ndjana Hubert (1981), *Paradoxes, Essai sur les contradictions du sens commun*, édition Objectif, Yaoundé.

Mono Ndjana Hubert (1985), *L'idée sociale chez Paul Biya*, Presses Universitaires de Yaoundé, Yaoundé.

Mono Ndjana Hubert (1992), *La Mutation. Essai sur le changement politique au Cameroun*, édition du Carrefour, Yaoundé.

Mono Ndjana Hubert (1999), *Beauté et vertu du savoir, suivi de la Thèse à Pyongyang et Discours d'Orient*, édition du Carrefour, Yaoundé.

Mono Ndjana Hubert (2006), *Le mensonge en politique*, conférence au Centre Culturel, Yaoundé.

Mono Ndjana Hubert (2018), L'écart et la norme, une approche d'éthique fondamentale », in *Liberté et désordre en Afrique. Réflexions philosophique et géopolitique*, Ouvrage collectif (sous la direction de Adder Abel Gwoda et de Mazadou Oumarou), Collection DIKA, Yaoundé.

Mouchili Njimom Issoufou Soulé (2012), *Penser la philosophie à l'ère des technosciences*, édition L'Harmattan, Paris.

Mbembe Achille (1940), « Pouvoir, violence et accumulation », in *Politique africaine*, n° 39, septembre 1940.